

J A C Q U E S   S T E P H E N   A L E X I S

L'ÉTOILE  
ABSINTHE

*Roman*

*Suivi de*  
LE LÉOPARD

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Jacques Stephen Alexis est né en 1922 à Gonaïves. Il meurt à trente-neuf ans, en avril 1961, assassiné à son retour en Haïti. Entre-temps, il vit la grande vie amoureuse et intellectuelle à Paris (Aragon, Breton, le premier Congrès des écrivains et artistes noirs...), devient médecin neurologue, voyage à travers le monde, rencontre Khrouchtchev, Hô Chi Minh, Mao, se lie d'amitié avec Che Guevara, et publie quatre chefs-d'œuvre qui font de lui la figure de proue de la littérature haïtienne contemporaine – et bien au-delà. Un écrivain culte.

« *L'étoile Absinthe* est un véritable petit miracle. Un style foisonnant, suprasensoriel et démonté comme la mer endiablee. » *Libération*

« L'écriture de Jacques Stephen Alexis, dans une langue vivante violemment poétique, enfourche les vents avec une densité proprement baroque. » *L'Humanité*



*Du même auteur  
aux éditions Gallimard*

COMPÈRE GÉNÉRAL SOLEIL  
LES ARBRES MUSICIENS  
L'ESPACE D'UN CILLEMENT  
ROMANCERO AUX ÉTOILES

L'éditeur remercie les Archives  
familiales du Fonds Jacques Stephen Alexis.

© Zulma, 2017 ;  
2022, pour la présente édition.

Couverture: David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *L'étoile Absinthe*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



« ... Et il tomba du ciel une grande étoile ardente comme un flambeau ; et elle tomba sur le tiers des fleuves et les sources des eaux. Le nom de cette étoile est Absinthe et beaucoup d'hommes moururent par les eaux, parce qu'elles étaient devenues amères... »

JEAN, Apocalypse, 8 : 10

I

INFRA-ROUGE

Une heure sonne au carillon de Sainte-Anne. Le soleil de la Caraïbe est un oiseau infra-rouge, un grand oiseau miraculeux qui fait le cirque au mitan du ciel, se corne lentement puis s'abat, furieux, torride, pluie de plumes et d'éclairs.

arrière de la voiture qui l'

Amante, sans force et sans

mieux voir son mirage,

elle espère ne cons

dans une existence

où

avoir été,

\*, une bête

somnambule, funambule, quelque vache sacrée d'un dieu fou, mais rien ne veut encore apparaître et, avec effroi, elle n'aperçoit à travers la vitre de la portière que la fugue échevelée des façades de l'avenue, prises d'une folie saltatoire qui les empare l'une après l'une, les distord, les secoue, les arrache, les entraîne toujours plus loin en arrière, au ras du vertige, aux confins de l'ébriété,

---

\* Ce texte a été établi d'après le seul manuscrit original disponible, demeuré inachevé, dont la page initiale comporte une lacune de quelques mots. [Note de l'éditeur.]

aux dents de la vitesse, vers ce lieu déjà crépusculaire – ni veille ni sommeil –, ce lieu piaffant et ricanant qui bientôt ne se situera nulle part sinon à l'oubliance, aux oubliettes de la mémoire, à fleur de conscience, dans l'entrepôt aux souvenirs, à l'octroi de l'illusion, aux douanes de l'intuition ou peut-être – victoire! – à la consigne de l'oubli : « La Frontière » de La Niña Estrellita. Dans la petite robe rose qui la vêt, repliée, ramassée sur elle-même, l'Églantine s'éprouve comme une pelote d'électricité vivante, un fruit ratatiné autour d'un noyau rugueux, son amour à haute tension, exigeant, qui fait si mal, l'ébouriffe, brûle, l'illumine. L'espace que le bolide avale devient le temps. Chaque maison que la vélocité saisit, désarticule, projette et noie dans l'arcane des yeux est une seconde qui ne sera jamais plus retrouvée. Chaque instant fait de son adieu un acte plus irréversible. Les maisons semblent s'échapper, mais elles demeurent bien en place, enracinées, c'est l'Églantine retrouvée qu'une dérobade – fuite et refuite –, qu'une panique d'amour fait brasiller et enlève, éblouissante, éblouie, chaleureuse, vers un ailleurs dont elle attend de grandes eaux purificatrices.

Au coin de la rue Pavée et de l'avenue Républicaine, la Plymouth doit freiner brutalement pour éviter un autre taxi. En attendant le signal de l'agent de la circulation, les chauffeurs s'engueulent gentiment :

— Ta marraine!... Couillon!...

— Ta maman!... Tu ne pouvais pas klaxonner, non? Macaque salé!...

Le pantin de kaki et de cuir, debout sur le socle de béton, à l'ombre de son parasol délavé, arrête net l'algarade d'un coup de sifflet. Il lève la main gauche et de la droite revêtue d'un gantelet de cuir blanc, il se met à faire l'hélice. Il va s'envoler!...

Les voitures démarrent. Sur les trottoirs, la foule clairsemée des sans-travail traîne la savate : *shiners*<sup>1</sup>, vendeurs de confiserie, de pâtisserie ou de boulange, marchandes de dentelles, de bonneterie, de quincaillerie et de camelote se restaurent derrière les étalages et interpellent le client, rare à cette heure, à cause du repas. Au coin de la rue des Miracles, le chauffeur, passionné de vitesse, tend les bras et, ran! d'un coup de volant dessine une courbe barbare et s'engage sur la chaussée presque vide. La voiture engloutit la rue, tourne encore et s'arrête contre le trottoir de la place Geffrard où gesticulent des bambins. Les pneus frottent et crient.

— Voilà!... Pension Colibri!...

Le chauffeur jette un coup d'œil sur sa passagère qui ne semble pas comprendre, il descend, ouvre la portière, prend les valises et attend... L'Églantine se remue enfin, elle se met sur ses

---

<sup>1</sup> *Shiner* : cireur de chaussures. [Toutes les notes sont de l'auteur.]

jambes, se dresse, atterrit et suit le chauffeur d'un pas spasmodique.

Un couloir, une porte. Un réfectoire où les déjeuneurs attablés lèvent aussitôt les regards sur les arrivants. Dans une sorte de stalle à haut pupitre, une dame à cheveux blanchoyants trône, dominant le parterre de ses yeux furtifs.

— Madam' Chatard! Je vous amène une pensionnaire!...

Le chauffeur frétille joyeusement, attendant sa récompense. La patronne lève les paupières, sourit :

— Pour combien de temps?... Quelques jours?... Au mois, c'est trente dollars, tout compris.

L'Églantine ne sait pas. Oui, pour combien de temps est-elle là?... Sans conviction, elle lâche :

— Quinze jours, ou peut-être plus... Vous m'acceptez au prix du mois?

— Vous payez d'avance?

L'Églantine ouvre son sac, tire quinze dollars, qu'elle pose sur le pupitre, sans mot dire.

— Félicia! Où es-tu?... Félicia!

Félicia accourt vers la stalle de madame Chatard. Félicia est une adolescente au visage rond et malicieux, d'un brun violacé comme une cayemitte<sup>1</sup>. Les yeux furètent, enjoués. Elle est engoncée dans un caraco de gros bleu, sanglée par

---

<sup>1</sup> *Cayemitte* : fruit tropical.

un tablier d'un blanc douteux, nu-pieds, fraîche, pimpante et consciente de l'être.

— Madam' Chatard ?

— Tu as fait la chambre Kingston ?

— Oui, madam' Chatard, elle est parée...

Madame Chatard, patronne de la pension Colibri, connaît bien sa clientèle, des petites gens de toute la Caraïbe ; en général des petites commerçantes, quelques commis voyageurs, ouvriers spécialisés, boxeurs, exilés politiques, aventuriers de tout crin et aventurières du même acabit. Quelque chose d'assez interlope en somme. Les seize chambres de la pension portent les noms des principales villes de la Caraïbe : San Juan de Puerto Rico, Port of Spain, Kingston, La Havane, Port-au-Prince, Oriente, Cienfuegos, Gonaïves, Santiago de los Caballeros, Santo Domingo, Aruba, etc... Ça plaît à la clientèle de cette hôtellerie mal tenue.

L'Églantine paie le chauffeur, agrémentant le prix de la course d'un bon pourboire. Le chauffeur sourit, salue sa passagère en portant deux doigts à la hauteur de la tempe puis repenche le nez vers le jus de corossol<sup>1</sup> que lui a fait servir madame Chatard en attendant de lui donner la commission à laquelle il a droit pour la pensionnaire amenée. Madame Chatard consent deux

---

<sup>1</sup> *Corossol* : fruit tropical.

dollars aux chauffeurs qui rabattent le client pour la pension Colibri. Deux dollars par pensionnaire au mois, cela fait donc aujourd'hui un dollar de gagné sans effort par notre homme, sans compter le pourboire reçu. Il en sourit encore. C'est tout bénéf, des affaires comme ça. Du nanan ! Il sirote son jus avec lenteur avant d'aller recommencer à faire La *Mardelle*<sup>1</sup>. La journée s'annonce bien.

L'Églantine grimpe les marches de béton à la suite de Félicia qui porte les valises, arpente les aîtres de la pension, s'engage dans un couloir :

— Kingston, voilà !

Félicia ouvre la porte.

— Vous faites une toilette avant de descendre manger ?... N'attendez pas trop en tout cas. Si vous voulez, je pourrai vous appeler...

L'Églantine sourit pour remercier, elle ferme la porte, elle est seule... Son cœur se met à cogner à coups désordonnés. Elle est seule. Ça fait longtemps qu'elle n'est plus seule. C'était au moins un des avantages de la vie de bordel que de sentir autour de soi des créatures également délaissées. Les détresses respectives en s'additionnant laissent l'impression d'un compagnonnage. La solidarité de la petite chiourme de la vie, quoi ! Elle en éprouve un léger serrement de cœur. Ça non ! Pas

---

<sup>1</sup> *La Mardelle* : nom du premier chauffeur de taxi automobile à Port-au-Prince ; faire *La Mardelle*, c'est chasser le client dans l'argot des chauffeurs.

d'histoires! Il s'agit de se reprendre, tenter de rebâtir une vie, reconstruire son cœur. Elle doit bander ses énergies, tout mettre en œuvre pour triompher de La Niña d'hier. D'un geste las, elle jette son sac à main sur un petit lit de fer, anonyme et blanc comme un lit d'hôpital; du regard elle balaie l'étroite pièce dont un des angles est fermé par un rideau de cretonne ivoire parsemée de grosses nacarats. Elle voit la table de toilette, le nécessaire d'émail cerise, la cuvette, le broc, le seau, le bidet... L'œil de l'Églantine erre de la fenêtre à la descente de lit en sisal cramoisi, puis s'arrête sur la chaise de paille campée au milieu de la pièce comme un quadrupède rétif.

— A-a-a-ah!...

Le soupir émerge du plus profond d'elle-même, tremblé, nerveux, dolent... Quelle chaleur! Elle éprouve un léger vertige, sa vue est brouillée par une kyrielle de mouchérons sanglants et de jambages irisés qui se contorsionnent sans arrêt, follets, farfadets, apparitions, pupazzi de la lumière, ballet de filles de feu, des foudres, des météores et des nerfs agacés, spectres aux danses lascives ou tétaniques aux créneaux noirs des paupières, au bleu irréel des yeux, châteaux hantés, elseneurs magnétiques... D'un mouvement de chute, elle se laisse aller au bord de la couche, assise, les bras ballants, molle. Avec lenteur, elle détache les jarretelles qui la serrent, s'incrument dans la chair. À travers le corsage, elle

essaie de faire glisser le curseur qui règle la tension de l'élastique du soutien-gorge. Elle desserre un peu sa ceinture et, cambrant le pied, elle fait glisser sur ses talons les contreforts des escarpins à hauts talons qui tombent, roulent, déboulent avec fracas sur le plancher. Oui ! Elle respire !

L'Églantine reste là de longues minutes, anhéant légèrement entre les dents, d'un souffle court, pressé, en proie à une défaillance subite, cotonneuse, aboulique, les paupières lourdes, les seins moelleux, moites, endoloris, combien tremblants. Une faiblesse coule de ses aisselles, tel un filet de sueur courant le long du torse, se ramifiant sur les côtes, les lombes, pour s'épanouir sur la croupe en un bouquet de sensations troubles irradiant toute la zone sacrée. C'est un émoi qui est à la fois fléchissement de nerfs trop longtemps bandés, fatigue, effondrement, épuisement, suavité d'un sexe qui ne veut reconnaître aucune des résolutions de la tête. Le nom de l'homme aimé jaillit en elle, malgré elle et l'emplit comme une exigence de chaque parcelle de son corps. Présence torride, obsédante, délice et tourment !... Ah ! se faire caresser par cet homme qui est son roi, maître et seigneur de son plaisir, de son cœur, de sa joie, de sa mémoire ! S'abandonner, ne plus penser, ne plus lutter, renoncer à cet impossible combat contre les ombres diaboliques de La Niña Estrellita, déposer les armes, capituler sans conditions, se livrer à lui, rendue, vaincue, rampante,

désespérée, honteuse et heureuse comme une chose de rien, une chiffre, un fétu entre ses doigts... Elle essaie de se ressaisir, mais les uns après les autres les muscles flanchent. C'est la débandade ! En elle, tout se heurte en ruées confuses, résolutions, sensualité, aspirations, peurs, tendresses, élans, désirs, lâcheté, passions, habitudes, angoisse. Ça se passe dans la croupe, la tête, le gésier, les seins ; l'écho en résonne jusqu'au fond des orbites. C'est le naufrage à peine la voile hissée pour l'aventure, sitôt le port quitté, avant même que d'avoir affronté les hasards de la haute mer, les sargasses, les vrais périls. L'Églantine glisse du lit, elle s'effondre sur la carpe, la poitrine nouée, en proie à une crise convulsive frénétique, le souffle coupé par le spasme du sanglot. Elle se mord les lèvres jusqu'au sang, elle se roule, frappe le crâne contre le sol à coups redoublés, labour le plancher de son front, s'arrache les cheveux, essaie d'agripper les lames du parquet, se déchirant ainsi la cuticule des ongles aux éclisses. À pleine bouche elle mange le tapis de corde. De longues minutes elle se vautre, secouée de soubresauts, de saccades, se tordant, se contorsionnant, grimaçante, lubrique, désespérée... Ah ! pourquoi la mort ne veut-elle pas venir, mettant fin à ce supplice qu'elle endure depuis le jour néfaste où elle a poussé son premier cri à la vie, alors que l'air s'engouffrait dans ses poumons et que le soleil envahissait ses yeux.

Non ! Tout ça n'a aucun sens, aucune portée, l'existence ne peut être qu'une ineptie du hasard, et si un dieu personnel a engendré cette vie, il s'agit certainement d'un dieu carnassier, dément, insensé, imbécile, plus bêtifié que tout le bestiaire de sa création ! Ah ! trouver la force d'en finir !... L'Églantine n'est plus qu'un ver, qu'une larve, qu'un malheureux scorpion en proie à la rage, à l'enfer, aux calamités des jours.

Peu à peu la crise s'apaise cependant, les nerfs épuisent leurs dernières décharges, elle gît, incolore, sans force, à demi consciente sur le parquet. Les minutes s'écoulent, amenant cette phase d'inertie par laquelle la nature arrive à contrebalancer les pires effondrements du tonus vital, à juguler les plus féroces détresses, nous permettant de franchir ainsi les plus mauvais pas et d'équilibrer le cours ondoyant, plein et délié, rapide, tumultueux, lent, tremblé, de l'existence.

On gratte à la porte... L'Églantine tressaille. L'œil s'ouvre, la bouche se ferme, une onde froide la parcourt et l'incendie s'éteint brusquement :

— Oui ?...

La voix de Félicia s'élève, petit clairon impératif sonnante la diane gaillarde du réveil inévitable :

— Mam'zelle !... Si vous voulez manger, faut venir maintenant !

Oui. Il faut. Elle doit. C'est la suprême épreuve dont elle doit triompher. Elle s'est enga-

gée non pas envers elle-même, mais par-devers lui. Il croit en elle, il espère... Pour l'instant il est peut-être encore au Sensation Bar, désespéré, têtu et toujours confiant. Saillie d'un coin secret, une énergie désespérée soulève l'Églantine. Elle saute sur ses jambes, court au coin de toilette, se verse le contenu du broc sur la tête et reste là, le visage immergé dans la cuvette, laissant l'eau accomplir sa révulsion vivifiante. Cette après-midi, elle doit sortir. D'abord il faut qu'elle s'achète des chaussures, des chaussures à talons plats et aussi des vêtements. Elle doit se créer une autre silhouette, adopter une autre allure, se sculpter un nouveau visage, se refaçonner tout entière et puis, surtout, chercher une occupation. N'importe quoi. Un petit négoce, quelque chose à acheter, à revendre...